

L'expédition à Hammam Kresh

Texte du printemps 2010, mis en ligne dans le cadre de ma « [cargaison](#) » de décembre 2017, précédé d'une introduction rédigée à cette occasion :

Une ethnographie de la *rahma* (miséricorde sociale)

Avant la guerre, les jeunes de Tazé aimaient se rendre à Hammam Kresh, des sources d'eau chaude situées en direction d'Aden à une heure de route environ. On louait un minibus à quelques amis, en prétextant souvent la présence d'un hôte de marque, mais on embarquait aussi dans l'aventure de parfaits inconnus... Si l'on arrivait à remplir le bus, et si l'on arrivait à réunir la somme, alors c'était parti!

J'ai participé à plusieurs expéditions de ce genre, à des stades différents de mon enquête. Parfois j'étais simplement le « touriste » que l'on transportait, dont la présence participait à la fête, mais je ne comprenais à peu près rien de ce qui se passait autour de moi. Cette expédition-là était différente parce qu'elle s'est déroulée en septembre 2008, lors de mon cinquième séjour de terrain. Elle était différente parce que c'était ramadan, et parce que j'étais musulman depuis tout juste un an. Elle était surtout différente car, tout en observant les différentes intrigues qui se nouaient en arrière-plan de cette expédition, je savais que j'en étais la principale.

Partir en expédition est toujours un saut dans l'inconnu. Surtout lorsqu'il s'agit de se retrouver ensemble torse nus, dans des bassins froids ou bouillants, de se masser le dos les uns les autres et de se couvrir le corps d'une boue soufrée, aux vertus (prétendument) bénéfiques pour la peau. Sans le savoir, c'est un peu pour se découvrir que l'on part : se découvrir soi-même et découvrir ses camarades ; sans le savoir, ou en le sachant parfaitement.

L'enjeu de cette expédition, c'était ma réconciliation avec la bande de ce petit quartier, où cinq ans avant j'avais mené ma première enquête. J'étais revenu au Yémen quelques semaines plus tôt, afin d'être là lorsque Ziad sortirait de prison. J'avais décidé cette fois de m'installer dans un autre secteur de la ville, plus chic, mais je me rendais à son chevet quotidiennement, et je saluais au passage son frère Yazid et les amis du quartier. À cette époque encore, nous n'avions pas grand chose à nous dire. L'expédition à Hammam Kresh a tout changé.

Lors de cette journée, Yazid et moi sommes « tombés amoureux » l'un de l'autre. Bien que je m'étais converti à l'islam un an plus tôt, je n'avais toujours pas beaucoup d'autres mots pour décrire cette expérience. Mais autrement dit, c'est le moment où Yazid s'est laissé entraîner, avec moi, dans un rapport comparable à celui dans lequel s'était laissé entraîner son frère cinq ans plus tôt, à l'époque où je n'étais pas musulman. Cette séquence d'interaction, avec Yazid et avec l'ensemble du corps d'expédition, est décrite dans mes notes de terrain jetées le soir sur mon ordinateur. Mais mes propres réflexions au cours du voyage jouaient aussi un rôle dans cette interaction : sorte de récapitulation méditative des années écoulées, et le bonheur extatique de les voir entrer en résonance, fut-ce de manière non-verbale, avec les actes et émotions de mes camarades.

L'ambition du texte présenté ici, rédigé encore deux ans plus tard au printemps 2010, était de restituer la cohérence de ce voyage, aussi bien sur un plan symbolique et sociologique, que du point de vue de l'expérience émotionnelle, intellectuelle et mystique. C'était d'autant plus important pour moi à l'époque, que ma nouvelle alliance avec Yazid semblait s'être nouée ce jour-là. Même si au fond, cette issue s'était décidée en amont : un peu comme un Grand Oral que l'on aborde avec fébrilité, alors que

tout s'est déjà joué dans le manuscrit de la thèse. Dans mon cas, ce dé clic s'était joué dans la cohérence d'un rapport à Dieu (ou disons pour un athée : à la « structure qui relie »)¹, indissociable chez moi d'un rapport cohérent à la démarche ethnographique. Et ce Grand Oral-là donna naissance à d'autres pages, qui n'étaient pas écrites d'avance.

Les suites de Hammam Kresh

Dans les semaines qui ont suivi l'expédition à Hammam Kresh, toujours à Taz, j'ai rédigé le texte de ma candidature au Prix Michel Seurat du CNRS². J'y racontais mes recherches sur « l'homoérotisme » et la vulgarité dans la sociabilité masculine yéménite, en quête d'une culture démocratique latente. Bien sûr, Yazid est la première personne que j'ai appelé, au mois d'avril 2009, lorsque j'appris qu'on m'avait attribué le prix. Trois jours plus tard Yazid m'appela à son tour : lui qui n'était jamais entré en politique, lui qui détestait le Régime, avait décidé de se faire élire *'âqil* de son quartier (une sorte de « Shérif », représentant local des autorités). Cette initiative me faisait peur : j'aurais préféré que Yazid s'occupe de son frère, qu'il avait renvoyé en prison quelques semaines après mon retour en France. Jusque là nous parlions sur Skype pendant des heures, souvent une ou deux fois par semaine, mais je pris mes distances, afin de bien lui montrer que je ne cautionnais pas son aventure. Je l'informai aussi que je ne comptais pas revenir au Yémen cette année-là.

Arriva la fin de l'été, avec le mois de ramadan, et j'étais toujours embourbé dans ma thèse - le chantier du siècle, pour réconcilier en profondeur l'islam avec les sciences sociales... Comme je venais de gagner les quinze mille euros du CNRS, je me permis pour la première fois de « faire un saut » au Yémen, juste pour deux semaines. Je surpris Yazid au réveil, à l'improviste : « *J'étais justement en train de rêver de toi* », me dit-il en se frottant les yeux. Et je passai deux semaines à ses côtés, l'observant imposer sa médiation comme Shérif, tout en théorisant à mon intention sa conception de la justice sociale.

Assis un soir sur les bords du rond-point, nous eûmes une discussion grave. Je dis à Yazid : « *On va trouver une solution, mais ne me marie pas à ta cousine.* ». Je disais ça comme une expression, je ne parlais pas d'une cousine en particulier. À cette époque je ne percevais pas les femmes derrière le comportement des hommes : je continuais de m'orienter selon mes anciennes coordonnées, celles de « l'homoérotisme »... Pour m'échapper de cette histoire, j'avais surtout besoin de faire aboutir ma thèse, et d'avoir retrouvé en France ma dignité. Ce jour-là, Yazid me proposa de construire au premier étage de la maison familiale, dans un espace que Nabil avait laissé vacant, un pied-à-terre, qui pourrait bénéficier aussi à Ziad. Je lui dis que j'allais réfléchir.

À l'époque j'étais revenu vivre chez ma mère en région parisienne, depuis que s'était terminée ma bourse doctorale à l'Université d'Aix-Marseille, et parce que je ne souhaitais pas demander mes allocations chômage. De retour en France, je me remis à ma thèse avec plus d'ardeur encore, et je pris l'habitude d'aller travailler au laboratoire de l'ENS, boulevard Jourdan, où j'étais soutenu par la directrice Florence Weber. Je finis par donner à Yazid le feu vert en lui envoyant l'argent, environ mille euros. Mais je me promis à moi-même de ne pas revenir occuper cette pièce avant d'avoir réussi à rédiger ma thèse, avant d'être un anthropologue légitime. Yazid m'appela vers Noël 2009 pour me dire

1 « *La structure qui relie. Pourquoi les écoles n'enseignent-elles presque rien de la structure qui relie ? (...) Quel est donc leur problème ? Quelle est la structure qui relie le crabe au homard et l'orchidée à la primevère ? Et qu'est-ce qui les relie, eux quatre, à moi ? Et moi à vous ? Et nous six à l'amibe, d'un côté, et au schizophrène qu'on interne, de l'autre ?* » G. Bateson, *La nature et la pensée* (Paris: Seuil, 1984), 16.

2 « [Le miel sur le rasoir. Une ethnographie du jeu et du fantasme dans la sociabilité masculine de l'urbanisation yéménite](#) »

que la pièce était prête, qu'il avait fait sortir Ziad afin qu'il participe à la construction, et que ce dernier ne tenait pas en place. Je lui répondis que je n'étais pas prêt, que j'avais du travail. Je m'absorbai dans la rédaction de ma thèse, notamment de cette *Expédition à Hammam Kresh*, qui devait en devenir la pièce maîtresse.

J'ai finalement présenté ce travail au mois de mai 2010, lors d'une table-ronde de l'EHESS sur « *Les sexualités de "transgression" dans le monde islamique* ». Le choix de m'exprimer dans un tel cadre peut paraître étrange, mais il faut se souvenir que nous étions avant l'année 2011. À cette époque, les sociétés arabes semblaient encore hors de l'Histoire : les chercheurs du monde entier se penchaient sur elles avec leurs loupes, pour tenter de comprendre l'origine de ce verrouillage autoritaire. La problématique du genre et des sexualités pouvait bien paraître à la pointe de la réflexion dans ce contexte - surtout lorsqu'elle combinait l'approche positive des faits sociaux (des vrais faits sociaux, pas simplement des fantasmes) avec une forme de réflexivité. Mais à vrai dire, les participants à ce colloque n'étaient pas préparés à recevoir ma démarche. À l'évidence, et même si je ne voulais pas l'admettre, j'expérimentais une manière trop transgressive d'aborder les « sexualités de transgression » : transgressive sans que l'on veuille même savoir pourquoi. Ma posture n'était pas comprise, notamment ces vidéos où je donnais à voir l'implication de la caméra dans la « violence sociale », révélant au passage ma propre implication dans cette vulgarité. Mes interlocuteurs voulaient à tout prix voir Fahmi comme une victime de « l'oppression de genre » - soit implicitement un « homosexuel » - et me situaient donc du côté des bourreaux.

Je crois important de souligner, aujourd'hui en 2017, à quel point les postures à l'égard du monde islamique n'ont toujours pas changé : les sciences sociales s'arrogent le monopole de la *rahma*. Et ce comportement des « humanistes » occidentaux est responsable de la débâcle de notre camp dans les guerres actuelles du Moyen-Orient : l'enclume sur laquelle sont violées les femmes syriennes. Cela n'empêche pas l'intelligentsia (bien au contraire...) de se racheter une conscience en consacrant à ces femmes des films documentaires, où la voix-off accuse la « culture patriarcale »³.

Le problème n'est pas celui des études de genre⁴, c'est un problème plus fondamental : une incapacité des sciences sociales à s'articuler à la rationalité islamique, dont la portée est pourtant universelle - plus universelle sans doute que notre propre jargon... D'ailleurs la réception de mon travail fut tout aussi glaciale un mois plus tard, lors des journées du laboratoire de l'ENS. Pour les sociologues de la société française, il y avait là une dilution dangereuse de la frontière entre soi et l'autre, qui ruinait de leur point de vue tout souci d'objectivité.

C'était l'été, il me semblait avoir tout de même droit à des vacances.

L'oubli de Hammam Kresh

Yazid m'attendait dans le minuscule aéroport de Taz, avec sa petite fille Na'im, le 22 juillet 2010. J'arrivais de Sanaa avec la toute nouvelle compagnie de vols domestiques low cost. Malheureusement ce jour-là, après plusieurs tentatives pour atterrir à travers les nuages, le vol est détourné vers l'aéroport d'Aden. J'arrive à Taz quatre heures plus tard, de nuit, et je découvre la nouvelle chambre. Comme prévu, elle est construite au-dessus de l'ancienne pièce de Ziad, dans la ruelle où s'est déroulé toute l'histoire de 2003. La porte donne sur un balcon sans rambarde, auquel on accède par un petit escalier construit sur la façade. Nous échangeons quelques mots dans la rue avec Yazid, mais il est tard, et je

3 [Entretien de Manon Loizeau](#) sur France Culture, le 7 décembre 2017.

4 Ni évidemment celui de Sébastien Roux, qui avait été sollicité comme discutant, mais qui n'est pas spécialiste de cette aire culturelle.

monte assez rapidement m'installer aux côtés de Ziad.

Dans mon esprit à cette époque, j'étais l'ethnopsychiatre qui allait soigner Ziad, même si je n'y croyais pas tout à fait. Rien ne nous disait que les Printemps Arabes débouleraient quelques mois plus tard, en changeant fondamentalement le sens de cette histoire. J'étais donc focalisé sur sa psychose et sur ma thèse, indissociablement, comme en témoignent mes premières notes :

« 23/07/10 15:25:26. Hier soir, j'avais une perception très cohérente de ce que je suis en train de faire, et j'ai essayé de l'élaborer une fois couché. Je prends ici en note des éléments, bien que cela m'apparaisse moins clair maintenant, notamment parce qu'aujourd'hui les choses se sont remises en place en partie : Yazid au jeu trouble, Ziad qui fuit... Mais justement, je dois pouvoir fixer cette intuition, qui est aussi un cap, et qui est trop cohérent pour ne pas être un mouvement de fond.

Il y a la question de l'immersion. Un art de l'immersion?

Je voudrais fixer la situation hier soir, lorsque nous nous mettons à dormir. Ziad dit "Moi je laisse la porte ouverte, je dors comme ça. Le courant d'air, c'est bon. Mais tu fais comme tu veux si tu veux fermer". Moi je n'ai pas envie de fermer la porte, car je sais que cela m'affaiblira avec Ziad. De toute façon j'ai pris quelques précautions essentielles : l'ordi est dans le coffre, et la clé du coffre sous le matelas. Mais la précaution va beaucoup plus loin, c'est surtout la confiance que j'ai en Dieu et en Ziad. Dormir la porte ouverte, à quelques marches de la rue, c'est habiter totalement la relation avec Ziad. C'est lui faire confiance. Instinctivement, je sais qu'à partir du moment où je ferme la porte, à partir du moment où je vais demander à Ziad d'instaurer des règles, il ne les suivra pas, et il s'en servira, pour appuyer là où ça fait mal. Ziad ne supporte pas les murs, les cloisons, les dispositifs qui épargnent l'honnêteté. Si j'ai la moindre de ces faiblesses, Ziad l'exploitera. Je ne peux prétendre recueillir la grâce divine dans mes rapports avec Ziad, qu'à partir du moment où je me rends complètement disponible pour Dieu.

Mais cette observation comporte énormément de ramifications. C'est aussi une obsession constante de mon travail de me mettre aux prises avec la grâce, de ne pas m'en éloigner. Et c'est aussi l'immersion dans la société, le fait de sentir la place de chacun, sa dignité propre. Et de se voir reconnaître en retour. C'est cela aussi que j'ai ici. C'est cela aussi que je suis. Et je dois aussi le vivre, pour le passer à Ziad.

Cette question de l'immersion a été un levier important, un module de réflexivité qui a guidé mon travail d'un bout à l'autre. Je dois pouvoir reconstruire la manière dont j'ai pensé l'immersion, et en quoi cela a été le lieu d'un apprentissage.

Avec pour aboutissement cette situation : je suis dans le monde, je suis là pour agir. Comment faire ce que je peux faire? Par exemple, comment réussir à exploiter pour le bien ma situation entre Ziad et Yazid. C'est pour cela que je ne désespère pas, bien que les choses sont moins claires aujourd'hui : je dois garder le cap, la conscience de ce cap, afin que graduellement Yazid et Ziad s'adaptent. »

En juillet 2010, donc, je sais exactement ce que je suis en train de faire. Confronté aux réticences de la communauté scientifique, je retourne à mes petites expérimentations pour les perfectionner, et la société yéménite me le permet : pour moi aussi, elle est la variable d'ajustement. Et pour moi aussi évidemment, le réel fait obstacle. Mais l'intérêt de ma « manip »⁵ est qu'elle me permet d'enregistrer en

5 Je renvoie à un autre texte mis en ligne ces jours-ci, dans lequel je file cette analogie : « [De la physique au terrain, et du terrain à l'islam. Pudeur et construction de l'objet dans les sciences expérimentales](#) »

direct ce processus, au fil duquel le « réel » reprend place :

Je crois qu'il y aurait encore des choses à dire sur Yazid et son comportement. Ce midi, donc, avant la prière il m'invite à déjeuner, mais sans Ziad, parce qu'il dit qu'on l'empoisonne... Et sa mère ré-enchérit [C'est la psychose de Ziad depuis plusieurs années, qu'elle place les médicaments dans sa nourriture].

Yazid a un badge [avec la photo] du président [Saleh] sur sa veste [c'est évidemment un test, pour voir comment je vais réagir], je lui fais enlever, car ça me fait honte. Je dis que c'est de la provocation, et je lance des insultes genre tu es « 'âqil khaddâ' » [« un shérif charlatan »]. Mais en fait je commence à y croire, à peine quelques heures après [qu'il est vraiment devenu shérif]. Là encore, c'est une adaptation, ce ne sera plus possible de le redire plus tard.

Pendant le déjeuner, en présence de Ramzi et d'un autre type genre motard (Mabkhout il s'appelle je crois), que je n'aime pas beaucoup, je les entends parler d'une histoire conflictuelle : « ... Il dit que tu as sorti la jambiyya [poignard d'apparat], et pas lui... » et Yazid qui se défend « Je l'ai sorti, mais je l'ai mise vers l'arrière... ça fait quoi?... »⁶ Et Yazid fait une remarque dans ma direction : « Tout ça c'est à cause du Français, il m'a encouragé : "Allez, sois 'âqil..." - et maintenant voilà... ».

Le reste du repas, que des chamailleries qui me fatiguent, il veut me pincer les lèvres, il me taquine, ça ne m'amuse pas du tout. Il me demande du rasîd [du crédit], ça ne m'enchant pas – alors que pourtant je suis invité chez eux, ce serait de bonne guerre - du coup finalement je lui passe mon tel. Il vient avec Ramzi et l'autre pour manger des pâtisseries, mais l'ambiance n'est pas à l'entente. Je ne sens pas Kebab⁷ non plus (je repense aux vieilles histoires de 2003, qui sont à fleur de peau).

Écrivant ces lignes le lendemain de mon arrivée en fin d'après-midi, assis sur mon matelas dans la nouvelle chambre, avec l'ordi sur les genoux, j'entends des discussions dans la ruelle en contre-bas. Avant de descendre aux toilettes et de partir manger, j'ajoute ce commentaire en italique :

Je les entends encore s'engueuler au dessous, Ziad parle à Ramzi, avec sa voix ultra rapide et nouée. Il donne des coups de pieds dans l'épave je crois, il va et il vient, en débâtérant des phrases sur un tel ou un tel, j'attrape au vol : « Tu viens pas me dire après j'ai passé l'année à étudier au centre machin ». Je ne regarde pas, et je vais aller direct au restaurant, mais je pense que plus personne ne l'écoute.

Bon, j'ai envie d'arrêter, c'est difficile d'écouter ça en bas et de continuer à écrire. On comprend de moins en moins ce qu'il dit, il a une prononciation déformée par la psychose. Il va et il vient dans la rue en dessous. Il donne des coups de pied. « ('âdi gliss lak sana ou

6 Ces débats sur le bon usage de la *jambiyya* en situation de conflit sont un objet classique pour l'anthropologie culturelle de la société yéménite. Voir par exemple : T. Gerholm, « Knives and sheats : notes on a sexual idiom of social inequality in North Yemen », *Ethnos* 45 (1980): 82-91..

7 **Note sur Bassâm « Kebab ».** Bassâm est un voisin de Ziad que j'ai connu dès mon premier séjour en 2003 : un jeune homme pas fondamentalement mauvais, mais parfois un peu faux, surtout par manque d'intelligence. Ziad savait le rôle que je lui faisais jouer, bien innocemment, dans l'argumentaire de ma [maîtrise](#) (voir page 45). Dix ans plus tard en 2013, c'est sur lui que Ziad a choisi de se « venger », quelques mois après la [communication](#) que j'ai donné au colloque de Londres, et dans une période où la société taezie connaissait déjà une grande instabilité : Ziad a attrapé [Bassâm](#) par derrière et l'a mutilé à la joue avec une *jambiyya*. L'acte de Ziad était clairement prémédité, conçu pour faire de lui un symbole de « l'informateur ». C'est cet incident qui a contraint Yazid à reprendre contact avec moi (lire à la page 5 de mon [intervention du 6 juin 2013](#) lors de la première journée de l'association Halqa).

la sanatayn) » [*Bon, ça va, tu peux rester encore un an ou deux... »*⁸]

Bon, qu'est-ce qui me manque?

21:36:08 [Je reprends le récit après être allé mangé] *Quand je suis descendu, j'ai constaté que la rue était déserte. Il tenait sa main comme un combiné, et il lui disait (je l'ai entendu depuis les toilettes) : « Tu es venu pour le Peuple ou tu es venu pour les Khodeysha? » [pluriel de Khodshy, le nom de famille de Ziad], et il suivait une discussion animée avec lui.*

Islam, conscience historique et réflexivité

Voilà donc les notes de ma première journée dans la nouvelle pièce, le 23 juillet 2010, reproduites ici intégralement. En lisant ces lignes aujourd'hui, notamment ces quelques bribes du délire de Ziad, il ne faudra pas s'imaginer que j'étais lucide sur leur sens. Au contraire, ces phrases attrapaient mon attention par leur étrangeté, sans que je puisse résoudre cette énigme, qui était celle de toute mon enquête. À ce stade de mon travail, j'avais développé toutes sortes de techniques pour enregistrer la situation sans m'y noyer totalement - comme ce pronom personnel en italique, pour signifier mon malaise sans entraver la prise de note. Nous étions tous pris dans le cours de l'Histoire : je tentais à travers Ziad d'élever ma conscience du monde, et Yazid à travers moi d'élever leur condition. Mais vers où? Vers quelle dénouement?

En vingt-quatre heures à peine, Ziad s'était renfoncé dans sa psychose, et Yazid avait rendossé son cuir de « voyou ». Très rapidement, le « réel » avait repris place, sur les rêves que nous pouvions entretenir à distance. Bientôt il ne restait qu'une connivence, une pudeur échappant à la description. Quelques traces demeuraient, quelque part dans le disque dur de mon ordinateur, attendant d'être lues. Les traces subsistaient surtout en nous-même, et dans le Livre de Dieu : un câblage de la honte, l'intuition du cœur, qui resterait à l'œuvre dans nos comportements, nous accompagnerait sur le long chemin qui nous attendait encore.

Il me reste toujours en mémoire une remarque de Florence Weber, ma tutrice à l'ENS lors de ma formation en sciences sociales, gribouillée dans la marge sur l'un de mes premiers textes⁹. J'évoquais la question :

Suis-je en mesure de contrôler les effets de mes affects sur mes résultats?

Avec l'efficacité qui a toujours été toujours la sienne, elle avait inscrit la réponse suivante :

** question se divise en 2 :*

- *effets de mes affects °/ l'observation = énorme*
- *effets de mes affects °/ l'analyse = nulle*

Cette réponse m'a toujours frappé par sa simplicité, son économie, et au fond sa vérité. Avant ou après l'islam, c'est la règle que j'ai toujours suivi. C'est une règle laïque, qui (seule) rend possible la laïcité. Mais chaque fois que je me transportais au Yémen, physiquement ou par la pensée, il est toujours resté avec moi un paquet d'affect, ce que Jeanne Favret-Saada appelle « l'affect non-représenté »¹⁰. Peut-être l'essentiel de mon travail a consisté à comprendre, grâce à l'islam, ce que je ne voulais pas dénouer,

8 Je ne le comprends pas à l'époque, mais Ziad est en train de négocier avec le Metteur en Scène. Voir cette [vidéo de Ziad tournée en 2008](#), que j'ai utilisé dans plusieurs interventions orales données en 2013, notamment à Londres.

9 J'ai remis la main sur ces quelques pages que je verse aujourd'hui au dossier : « [Le Za'im d'une génération](#) » (annoté par [Florence Weber](#)). Il s'agit d'une ébauche de plan pour mon mémoire de maîtrise, avec trois pages de problématisation, rédigées en février 2004.

10 Jeanne Favret-Saada, « Être affecté », *Gradhiva* 8 (1990): 3-10.

puis à le négocier avec cette famille et cette société. Moi et Yazid, son cousin Ammâr et leurs voisins, nous tâtonnions dans une étreinte. Ziad à ce stade n'avait plus rien à défendre et contemplait l'histoire de haut ; il n'était qu'une valeur d'échange que nous nous disputions.

Deux semaines après mon arrivée, sous la pression des voisins excédés par Ziad et ses discussions nocturnes avec le Metteur en Scène, Yazid lui donne le choix : « *Ou bien Mansour s'en va, ou bien tu repars en prison* ». « *Mansour reste* », répond simplement Ziad. Mais pour moi, cette scène a quelque chose d'irréel : je dois rentrer en conflit avec Yazid, pour protéger mes illusions « d'ethnopsychiatre » : son comportement est indigne, il doit s'occuper de son frère, lui donner son espace à lui... Alors Yazid se retire de la pièce, et par la suite il m'évite systématiquement.

Le 15 août, dans les premiers jours du Ramadan, tout le quartier s'offusque : Ziad aurait levé la main sur son vieux père. Ou plutôt, Ziad lui a lancé des sarcasmes alors qu'il traversait la ruelle : « *Ah, ils t'ont bien aidé, hein, tes amis du Parti...* ». Le vieillard lève son bâton, Ziad s'en saisit et l'oblige à rabattre son bras. C'en est trop : Ziad se laisse docilement renvoyer en prison. Cette fois je fais profil bas, je ne dis rien contre Yazid dans le quartier. Mais je me confie à son cousin Ammar et j'exulte, quand nous nous retrouvons chez lui pour rompre le jeûne, au même étage que ma chambre, dans l'appartement situé de l'autre côté de la maison.

La suite de l'histoire, jusqu'à mon retour en France le 14 novembre 2010, est un mélodrame grotesque, qu'il vaut mieux ne pas raconter. Au dernier étage de l'Hôtel Shamsân - Yazid ayant fini par me chasser moi aussi - je passais mes journées à « travailler sur ma thèse », c'est-à-dire retourner l'histoire dans tous les sens, sans comprendre. Il fallait bien que j'affronte Yazid, pour qu'il se passe quelque chose : au moins un conflit ouvert, que je puisse rentrer en France en sachant pourquoi, et construire intellectuellement la force de ne plus revenir avant d'avoir soutenu ma thèse. Donc je n'ai pas eu de *rahma* à son égard, et Yazid par la suite a refusé de me parler pendant des années (jusqu'à l'été 2013). Les sciences sociales ne m'avaient pas fait de cadeau, alors je ne pouvais plus en faire moi-même. La Révolution non plus, d'ailleurs, ne nous a pas fait de cadeau. Ce dernier séjour est resté trop honteux, comme toute la relation avec Yazid, alors j'ai enterré l'expédition à Hammam Kresh. De mon dernier automne à Taz, je retiens surtout les longues ballades silencieuses avec Ammâr sur les hauteurs du Djébel Sabir¹¹, qui sont mes plus beaux souvenirs.

*Les deux vidéos de 2008, auxquelles il est fait référence
vers la fin du texte suivant, sont visionnables en ligne :*

La pharmacie de Fahmi (17/11/2008) : <https://youtu.be/5zC8AEKSqyw>

En route vers Hammam Kresh (18/09/2008) : <https://youtu.be/why6yo4-qfw>

11 J'identifie l'automne 2010 comme la période de gestation de mon texte « [L'ethnologue et les trois frères](#) », qui est une forme de réconciliation *post mortem* avec Nabil, figure du Régime déchu, et dont les implications politiques sont importantes pour la période actuelle.